

Ce fut en 1936 que M. le Supérieur couronna ses travaux d'aménagement, par la construction de la galerie complétant le cloître des Carmélites, le long du vieux bâtiment. Cette galerie, dominée par une balustrade en pierre, outre son utilité pratique en hiver, harmonise parfaitement le plan du Séminaire.

Notons ici, pour ne pas l'oublier, les travaux pour l'entrée d'intérieur du Séminaire qu'il modifia heureusement afin qu'on pût y accéder directement ; l'aménagement du grand salon à la place de petites pièces sans symétrie ; de la bibliothèque dans une aile et, enfin, le réfectoire qu'il fit, non sans besoin, refaire complètement.

Il reste à dire un mot de la dernière œuvre de M. Raackelboom, l'œuvre des Bourses du Séminaire. Entreprise avec l'autorisation de Monseigneur, cette œuvre avait pour but la fondation de bourses annuelles pour le Séminaire, par professions et corporations. Il devait y avoir la bourse du clergé, la bourse des écoles, des industriels, des médecins, etc... Le zélé Supérieur usa ce qui lui restait de santé, pendant les mois de janvier et février dernier, à parcourir les rues de la ville pour susciter les bonnes volontés. Son appel fut entendu et les résultats obtenus faisaient présager le succès d'une œuvre si utile.

Mais la mort est venue interrompre cette activité dévorante, dont nous bénéficions et dont bénéficieront nos successeurs.

N'était-il pas juste de la rappeler ? N'oublions pas qu'il est dit de ceux qui meurent dans le Seigneur, qu'ils sont bienheureux parce que leurs œuvres les suivent. A coup sûr, au tribunal de Dieu, M. Raackelboom ne s'est pas présenté les mains vides. Il paraît même prodigieux qu'en dix ans seulement, un prêtre ait pu faire tout cela.

Puissent ces lignes, à la rédaction desquelles j'ai été très aidé par M. le Chanoine Servières, directeur au Grand Séminaire, collaborateur de M. Raackelboom, réaliser ce qu'elles désirent : dire le souvenir reconnaissant du diocèse et payer une juste dette d'amitié.

G[eorges] L'ARIGALDIE.

(*La Semaine Religieuse du diocèse d'Angoulême*,
3 décembre 1939, p. 599-602).

M. JOSEPH PRANEUF

Placé au Berceau de Saint-Vincent-de-Paul en septembre 1898, M. Praneuf y émit ses vœux, en présence de M. Serpette, le 14 août 1899. C'est en cette chère maison qu'il vient de mourir, après quarante-trois ans d'un humble et ardent dévouement, où tout s'imprégnait d'un tempérament de remarquable musicien. C'est ce que disent excellemment les quelques lignes suivantes :

Il est sans doute permis de dire que le diocèse [de Dax] porte le deuil de M. Praneuf, Prêtre de Saint-Lazare, mort au Ber-

ceau de Saint-Vincent-de-Paul le 17 mars 1941. Depuis quarante-trois ans qu'il vivait parmi nous, ce religieux si modeste, cet artiste si accompli, était devenu l'un des nôtres, et un des éléments de notre fierté.

Il nous venait de la vallée du Rhône. Il était né en 1869 à Tarare, dans une très chrétienne famille de dix enfants. Son grand frère, maître de chapelle à Montpellier¹, l'attira vers le Midi, ainsi qu'un autre frère qui devait mourir contrebassiste des grands concerts parisiens. Il suivit les cours du Petit et du Grand Séminaire où l'on utilisa son étonnante précocité musicale sur les grandes orgues de Montpellier et au pupitre de la Maîtrise. Peu après son ordination, (27 mai 1893,) il demanda à entrer à Saint-Lazare et, le noviciat terminé, il fut nommé au Berceau. Il l'aima religieusement comme un cloître et n'en sortit plus que pour rendre les services professionnels que l'Autorité lui demandait et qu'il rendait de la meilleure grâce et le plus modestement possible.

Il se consacrait sans réserve à sa tâche d'historien et ne donnait à la musique que les instants nécessaires à la préparation des offices. Elle ne fut jamais pour lui une distraction frivole, encore moins un instrument de vanité.

C'est par la musique surtout que M. Franeuf prit droit de cité dans le diocèse. Quelques années après la grande guerre, M. le Chanoine Miremont, Directeur de la maison de Buglose, désireux de donner aux manifestations populaires de l'octave de la Nativité un cadre liturgique plus strict, fit appel à son talent.

Organiste attitré des fêtes de septembre, M. Franeuf leur apportait un concours aussi brillant que fidèle. Les pèlerins le connaissaient bien : sa barbe blanche, sa modestie naturelle, sa manière quelque peu originale, l'avaient classé d'emblée parmi les figures buglosiennes de l'Octave.

Caractérisé par une imagination très riche, son talent s'est exercé dans tous les genres de musique religieuse : messes, cantates, motets, cantiques. Il a loué les saints de sa Congrégation ; il a célébré la Très Sainte Vierge, et Notre-Dame de Buglose lui doit une suite chantée, remplie de gais carillons, le plus joli fleuron de son répertoire populaire.

A l'orgue, il était chez lui : les harmonies naissaient sous ses doigts, et la privation d'un instrument digne de son talent lui aura procuré une souffrance, la plus pénible peut-être de sa vie. Il n'en aura pas moins abordé tout le répertoire de la musique d'orgue, s'ingéniant à des adaptations qui rejoignaient l'acrobatie, quand son pédalier ou le clavier se révélaient insuffisants. On l'a entendu dans une pièce de

1. M. Pierre Franeuf né le 1^{er} octobre 1855 à Tarare, reçu à Paris le 30 août 1873, prononce les vœux le 31 août 1875, est ordonné prêtre le 15 juin 1878. Placé à Saint-Pons (1878), à Nice (1887), à Montpellier P. S. (1888), à Evreux P. S. (1898) ; après quelques mois de Procure à Paris, en 1902, il est envoyé à Madagascar (Fort-Dauphin). Fatigué, il revient en 1918 à Marseille-Toursaintes et y meurt le 11 février 1923.

César Franck fredonner un solo de hautbois qu'il ne pouvait isoler faute d'un second clavier.

Depuis quarante-quatre ans les jeunes chanteurs de sa maîtrise lui doivent le meilleur de leur formation musicale. Il la leur donna surtout par l'exemple, par son enthousiasme, par le contact avec les Grands Maîtres. Les anciens du Berceau entendront longtemps les versets de graduel ou d'alleluia qui tombaient de la tribune de l'orgue, détaillés — avec quel art — par une jeune voix de ténor. Par elle, leur vint, presque à leur insu, la révélation puis l'amour du chant grégorien. Ils imaginent aujourd'hui, leur Maître, s'avancant vers la *Ronde des Bienheureux* (celle de Fra Angelico) les bras chargés de ses motets, de ses cantiques, de ses improvisations, tandis que le Chœur chante à 4 voix mixtes : *Viens, bon et fidèle serviteur* sur des harmonies empruntées à ses œuvres, « car on a de ces délicatesses au Paradis. »

T(héobald) L(ALANNE) et L(ouis) D(ULUC).

Semaine religieuse du diocèse d'Aire et de Dax,
25 avril 1941, pages 108-109.

MOULINS

En 1938, la ville de Moulins, parachevant la modernisation de ses constructions hospitalières, fut amenée à supprimer l'Hôpital Saint-Joseph d'où les Filles de la Charité, tout simplement se retirèrent.

A cette occasion, M. l'Abbé F. Larroque a rédigé fort heureusement un résumé historique des 260 ans de cette première Communauté moulinoise des Filles de la Charité.

Les Annales, doivent conserver le souvenir de tant de charités et de dévouements. Il n'est nullement besoin de souligner que ce résumé passe sous silence (comme toute esquisse historique) la générosité et les sacrifices quotidiens : secrets de Dieu et de ses anges.

LA PREMIÈRE COMMUNAUTÉ MOULINOISE DES FILLES DE LA CHARITÉ (1675-1938)

C'est en 1675, très vraisemblablement¹ que les Filles de la Charité s'installèrent à Moulins où les avaient appelées les *Dames de la Congrégation de la Charité* de la ville, dans une

1. Nous pouvons fixer cette date :

a) grâce à l'acte de donation de la maison, en 1678 ; on y voit que, depuis trois ans, les Sœurs habitaient la dite maison : il y est fait mention « des trois années de loyer de la maison occupée par les Sœurs de la Charité ».

b) la fixation de cette date se trouve de plus confirmée par une note de M. Gaspard de Savignac, curé d'Iseure et Moulins, Supérieur des Dames de la Charité, en date du 16 mars 1699, et où il précise que les Sœurs étaient à Moulins « depuis vingt-cinq ans environ ». (*Archives Nationales*, S. 6171).